

AFRIKÄN PROTOKÖL

1. FRANCE AU REVOIR (6:48)
2. ON NE TUE PAS LES IDÉES (6:22)
3. AFRICAN CONNECTION (6:50)
4. YA FOY (8:59)
5. I DANSÈ (4:58)
6. TOUBABOU HAS GONE (5:10)
7. VITAMINE Z (5:16)
8. ÇA FAIT DEUX JOURS (5:55)
9. LE PASSE-TEMPS VITE (5:15)
10. DO NOTE DISTURB (4:23)

TOTAL (59:59)



FREEDOM FROM
THE KNOWN



L'idée de ce projet était en moi depuis longtemps. Cependant, c'est mon premier voyage au Burkina Faso fin 2010 et ma rencontre avec le batteur burkinabè Moïse Ouattara qui l'ont rendu soudainement possible et concret. La transition brutale entre la neige belge de ce mois de décembre et le soleil de plomb burkinabè d'une part, ainsi que la chaleur humaine d'autre part, m'ouvrirent soudain de nouvelles perspectives. Parti sur un coup de tête et sans autre soif que celle de l'inconnu, j'ai senti dès mon arrivée à Ouagadougou que ma présence là-bas marquerait le début d'une nouvelle étape dont je ne pouvais pas encore cerner le contour. En quelque sorte, j'y étais pour savoir pourquoi je sentais que je devais y être.

Dès mon arrivée, je fus plongé dans un agréable bain de couleurs contrastées, de chaleur et de rires généreux et communicatifs. Mes pressentiments par rapport à ce pays se confirmaient à mesure que je découvrais, impressionné, les richesses culturelles du Burkina Faso. Je commençais petit à petit à remarquer certains traits d'émancipation identitaire postcoloniale dans la culture burkinabè qui ne manquaient pas d'attiser plus encore ma curiosité. J'étais en effet heureux de constater que ce peuple ait pu préserver cette richesse et empêcher que la colonisation ou la politique n'anéantisse ou ne spolie complètement leur culture. Le terrain était donc fertile à la germination d'un projet transculturel conscient.

Au milieu de ces découvertes, un livre vint alimenter mes réflexions lors de ce voyage. Intitulé « *Thomas Sankara parle - La révolution au Burkina Faso 1983-1987* », ce livre retranscrit les principaux discours prononcés par ce leader révolutionnaire depuis son accession au pouvoir en 1983 jusqu'à son assassinat en 1987. Difficilement trouvable au Burkina Faso, ce livre constitue un objet hautement subversif, m'avait-on prévenu. M'efforçant de comprendre le contexte local, je mesurais la profondeur du contraste entre les discours révolutionnaires des années 80 et ce que je voyais et entendais sur place vingt-cinq ans plus tard, avec ma sensibilité. Quel héritage la révolution et ses idées ont-elles laissé dans le Burkina d'aujourd'hui? Quels souvenirs de Thomas Sankara gardent les burkinabè? Comment comprendre les nombreuses injustices qui traversent la société burkinabè? Telles furent mes premières réflexions au contact de la réalité du Burkina Faso.

J'ai rencontré Moïse Ouattara au Reemdoogo, lieu de répétition incontournable pour les musiciens à Ouagadougou, et nous nous sommes bien vite trouvés des affinités. Il m'a introduit à sa culture avec une bonne humeur contagieuse et un humour bien décalé et nous avons échangé en musique ce que les mots ne pouvaient dire, amorçant ainsi la rencontre burkinabo-belge.

Lors d'une discussion à Bobo-Dioulasso, capitale culturelle et sanctuaire de la musique traditionnelle du Burkina, Moïse et moi évoquions le contraste entre la diversité des rythmes traditionnels burkinabè et la musique formatée diffusée sur la majorité des radios, télévisions et dans tous les maquis (nom donné aux bars au Burkina). Cette musique est communément appelée le *Coupé-Décalé*. Elle est bien souvent programmée par ordinateur et comprend un chanteur ou une chanteuse de qualité aléatoire. Elle est dominée par le *Soukous*, un rythme d'origine congolaise très dansant, arrivé au Burkina via la Côte d'Ivoire. La programmation musicale par ordinateur au Burkina est très populaire. Elle a fait émerger beaucoup d'« artistes », davantage motivés par le mirage *bling bling* d'une ascension musicale fulgurante que par ses nouvelles possibilités artistiques. Elle a aussi engendré une baisse de la qualité de la musique proposée en enregistrement et en live, puisque l'idée était acquise qu'on pouvait désormais se passer de musiciens pour cela. Au Burkina comme en Belgique, la plupart des médias se font complices de l'uniformisation de la culture, délaissant la diversité pour le succès commercial, l'inconnu pour le connu, le courage pour la peur.

Joignant l'acte à la parole, et avide de mieux connaître ce trésor oral infini que représente le patrimoine rythmique du Burkina, j'ai proposé à Moïse d'enregistrer quelques uns des multiples rythmes traditionnels (normalement joués sur des instruments traditionnels) qu'il a appris à connaître et qu'il a transposés dans son jeu de batterie (instrument moderne). Ainsi, le 4 janvier 2011, à l'heure de la sieste, nous sommes partis à la recherche d'une batterie dans un endroit calme, accompagnés de mon fidèle enregistreur portable. Une demi-heure de moto plus tard, nous poussions les portes d'une église protestante de la périphérie de Bobo-Dioulasso, seul endroit où nous avons pu trouver une batterie dans un état potable. Moïse s'installe et commence à jouer différents rythmes ethniques du pays et de la sous-région (*Gourounsi, Warba, Wiiré, Lobi, Sàaré, Samogo, Dagara, Bobo, Dafi, Bwaba, Wolof, Peul, Mandingue*, etc.) tout en me donnant différents détails sur les ethnies et rythmes en question. Tout aussi excité qu'attentif, je pris progressivement conscience du caractère précieux et fondateur de cette session d'enregistrement, de ce voyage, de ces rencontres.

Je n'avais pas encore d'idée précise de ce que j'allais faire de ces enregistrements ni de tous les multiples concerts, rencontres musicales (dont le flamboyant Yizih), conversations et ambiances enregistrés pendant ce voyage. Mais j'étais mû par une direction, tels Béla Bartok ou Alan Lomax, à la recherche d'une certaine authenticité musicale, d'une musique qui soit encore connectée aux actes de la vie.

Le retour à Bruxelles dans la neige fut aussi intense et contrasté que mon arrivée à Ouagadougou. L'espace-temps, qui semblait s'être gonflé d'hélium pendant ce voyage, me faisait voir cette ville pourtant connue depuis la perspective d'une montgolfière d'où mon esprit pouvait voir mon corps se mouvoir dans une sorte de fourmière insensée. L'Europe, ses réalités et son « développement ». « *Ce qu'on ne perçoit pas en Afrique c'est le caractère économique de la violence et ce qu'on ne perçoit pas en Europe, c'est le caractère violent de l'économie* ». Cette phrase du politologue camerounais Achille Mbembe me revint subitement en tête à la vision des sans-abris de la Gare du Midi à Bruxelles, ces grains de sable dans le rouage du système capitaliste dominant. Ces êtres qu'on ne veut pas voir représentent sans doute une vérité trop dure à accepter : celle qui nous montre notre propre égoïsme et notre propre violence intérieure due à notre inaction face aux injustices tout autant que l'échec macro-systémique de la vie collective dans le système actuel.

Commença alors pour moi un long travail de digestion de ce voyage intense. Je me plongeai dans les enregistrements peu de temps après et me mis à analyser ces rythmes et autres enregistrements précieux, en essayant tant bien que mal de retranscrire, dans mon langage de musicien occidental, ces échantillons de patrimoine oral africain. A la faveur du printemps, je composai des premières esquisses de mélodies sur base du matériel récolté et jetai les bases du projet en résidence de création dans la campagne namuroise. J'ai rencontré le reste de l'équipe (Achille, Toine et Zouratie) petit à petit au gré des rencontres et de mes autres voyages, et ai pu compter sur le précieux apport de Laurent pour la création du projet. Une belle équipe pour cette grande aventure !

Ainsi est né Afrikän Protoköl.

Cette rencontre avec le Burkina fut une expérience forte qui m'a conforté dans la direction que je devais prendre ; celle de l'énergie transculturelle. Afrikän Protoköl constitue une tentative d'harmonisation d'héritages musicaux différents par des musiciens provenant de Belgique, du Burkina Faso et de Côte d'Ivoire, dans un contexte contemporain d'uniformisation culturelle croissante. Afrikän Protoköl répond à un besoin d'authenticité, d'expression et de décloisonnement, à un besoin de proposer une musique qui soit porteuse d'une connexion à la vie et d'un sens par rapport à l'humain et à son environnement. L'ambition est de diffuser une énergie hautement positive et consciente qui puisse transcender la simple juxtaposition de références culturelles afin que nous-mêmes et nos cultures puissions avancer sur de nouvelles voies, riches de cette expérience.

Ce projet est aussi né de l'envie d'établir des rapports humains différents entre Européens et Africains. Des rapports qui soient basés sur l'apprentissage mutuel en toute reconnaissance de nos différences et non plus des rapports biaisés entre des Européens possédant une richesse supposée (savoirs, compétences, argent, religion) face à des Africains qui n'en n'ont prétendument pas. Tant un économiste « technocrate » d'une organisation internationale qu'un coopérant « Bon Samaritain » d'une ONG humanitaire ou de développement, alimentent jusqu'à l'écoeurement (à coup de statistiques, de « rapports mondiaux » et de campagnes sensationnalistes et misérabilistes) une vision moraliste et paternaliste de l'Afrique. Une vision qui envisage l'Afrique telle qu'elle devrait être, en fonction d'une notion de manque par rapport au modèle occidental capitaliste (ou d'autres modèles par ailleurs), plutôt que de la voir telle qu'elle est réellement, avec ses faiblesses et ses incroyables atouts. Bien entendu, il existe aussi des économistes et des coopérants qui réalisent un travail tout aussi pertinent que courageux, en dehors de ces schémas.

Le « protocole » est, au sens figuré, un ensemble de règles de vie en société. Ce sont ces règles que ce projet questionne, loin des clichés véhiculés sur l'homme africain et sur l'homme européen, mais avec une subjectivité assumée.

Enfin, ce projet tente pour moi de répondre à une urgence dans le contexte mondial actuel de repli sur soi, de peurs et de montée des extrémismes, celle de lutter contre la logique patriarcale qui engendre toute une série de perversions : de l'individualisme sur la collectivité, du capital sur le travail, du matériel sur le spirituel, des religions sur le spirituel, de l'homme sur son environnement, de la logique masculine extérieure sur la logique féminine intérieure, de l'Avoir sur l'Être.

Organiser une rencontre artistique et humaine de ce type fut et demeure un challenge de tous les jours. Il est pour moi une manière de défricher l'inconnu via l'exploration de toute une série d'aspects humains, artistiques et pratiques. Ce fut un défi que je me suis lancé, celui de diriger la création d'un projet collectif rassemblant mes idées et mes valeurs et plusieurs énergies différentes, de les confronter dans la réalisation et de les partager ensuite largement. Je remercie infiniment toutes celles et ceux qui m'ont encouragé dans cette voie.

Se libérer du connu (*Freedom From The Known*), c'est pour moi ouvrir le champ des possibles, ne plus accepter une chose (idée, situation, valeur) comme vraie ou bonne parce qu'elle fait partie d'un système (tradition, religion, société, famille) hérité aveuglément et agir en conséquence. C'est me demander si chaque chose est le fruit de la liberté ou celui de conditionnements inconscients, conditionnements qui sont autant de sources d'anéantissement de ma capacité à créer un monde dénué de violence, de frontières et d'endoctrinements. Car c'est bien un tel monde que je souhaiterais léguer en héritage à celles et ceux qui me suivront sur cette terre. Se libérer du connu constitue pour moi une certaine approche de la vie qui me pousse à franchir les frontières géographiques, mentales et rationnelles qui limitent l'évolution de mon être, afin de poursuivre l'exploration de ma condition humaine et de ma spiritualité. En espérant que cette démarche singulière puisse encourager à créer un monde meilleur en transcendant la peur qui divise les Hommes.

Freedom from fear. Freedom from the known.

Guillaume Van Parys
Bruxelles - Ouagadougou
Avril 2014

1. FRANCE AU REVOIR

Au Burkina, tout objet qui provient d'Europe directement est un objet appelé « France Au Revoir », sous-entendu, qui a quitté la France (ou tout autre pays européen) pour être revendu en Afrique, et qui possède une qualité bien souvent supérieure aux objets provenant d'Asie ou d'autres continents, du fait des critères de qualité plus contraignants du marché commun européen. Par ailleurs, au Burkina aussi, les produits *Made in China* sont de qualité et de prix inférieurs aux produits *Made in EU*. C'est pourquoi les objets « France Au Revoir » sont des biens prisés qui se négocient ferme avec les commerçants locaux! La capacité de certains Burkinabè à réparer, récupérer, recycler, réhabiliter, réinventer, réutiliser tout objet ou matière dont les européens ne veulent plus est impressionnante.

J'ai aussi donné ce nom à cette composition, qui est basée sur un rythme *Afro Beat* de Fela Kuti, en opposition à la France Afrique qui est encore selon moi une réalité aujourd'hui. L'influence de l'ancien pouvoir colonisateur au Burkina est encore importante administrativement, culturellement, financièrement, économiquement. Cette main mise, qui s'apparente parfois à du néocolonialisme, n'est pas l'apanage de la France, et elle n'est pas que négative non plus bien sûr, mais elle maintient un système qui ne mène pas les burkinabè vers l'émancipation culturelle et économique. Un système qui entretient plutôt dépendance et soumission, ainsi qu'un complexe identitaire et d'infériorité. « *La francophonie est une stratégie de contrôle de notre créativité et même de notre devenir* », disait Thomas Sankara lors de sa présidence du pays dans les années 80. La situation aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, n'a pas beaucoup changé. Sans mettre tout le monde dans le même sac, l'hypocrisie des capitales étrangères est palpable au Burkina Faso. Les pays occidentaux (UE, France, Canada, Etats-Unis, etc.), sous couvert de beaux projets de développement, se rendent complices du pillage des ressources financières et naturelles dont l'Etat Burkinabè a la charge. Des élites locales et transnationales s'accaparent la manne, et renforcent d'autant leur monopole d'accès à celle-ci, tandis que des pans entiers de la population continuent de faire face à une grande précarité d'existence. D'une certaine manière, j'ai l'impression que l'écrasante majorité des Burkinabè est maintenue sciemment dans l'ignorance et dans la faim afin qu'elle n'ait pas d'autre choix que de lutter tous les jours pour sa survie sans pouvoir s'opposer aux injustices dont elle est l'objet. « *Un ventre vide n'a point d'oreille* », dit-on en République Démocratique du Congo!

2. ON NE TUE PAS LES IDÉES

Thomas Sankara s'est rendu plusieurs fois à Cuba pendant la durée de son mandat à la présidence du Burkina Faso. La révolution cubaine l'a grandement inspiré. Le 8 octobre 1987, il prononça un discours prémonitoire intitulé « *On ne tue pas les idées* » à l'occasion de l'anniversaire de l'assassinat de Che Guevara. Il y fit référence à l'histoire rapportée par Fidel Castro lors de l'attaque manquée de la caserne Moncada en 1953. Un officier du dictateur Batista prononça cette phrase par compassion par rapport au peuple cubain en refusant de fusiller les révolutionnaires prisonniers porteurs d'idées qui lui semblaient servir l'intérêt de tous, révolutionnaires ou non.

Une semaine après ce discours, le 15 octobre 1987, Thomas Sankara fut assassiné à son tour. Parmi toutes les idées et actions qu'il a développées pendant son mandat, la plus symbolique me semble avoir été celle

de rendre leur fierté aux Burkinabè. Il laisse derrière lui l'image d'un homme intègre, cohérent et humble, ayant su inverser la culture de la soumission héritée du traumatisme colonial. Bien sûr, il avait aussi ses défauts et la période révolutionnaire ne fut pas qu'une période idyllique, notamment pour l'activité nocturne des artistes qui ont souffert des couvre-feux. Mais les idées de Sankara ont tant marqué les esprits qu'elles vivent encore aujourd'hui, et pas qu'au Burkina, preuve qu'on peut tuer l'homme mais pas ses idées. Cette composition, basée sur une polyrythmie créée à partir d'un rythme *Peul*, est un hommage au courage de cet homme.

Tacitement, nombreux sont ceux qui pensent que l'assassinat de Thomas Sankara a été commandité par l'actuel président burkinabè, avec le consentement de François Mitterrand et de Jacques Chirac. C'est une vérité étouffée qui dérange. Aucun procès ni enquête n'a été lancé jusqu'à aujourd'hui pour éclaircir ce meurtre, car la « *complicité internationale des bonnes consciences* » est encore trop puissante. Un jour peut-être le courage gagnera les responsables politiques. En attendant, nous, artistes, tentons de combler le trou historique de leur inconstance.





3. AFRICAN CONNECTION

En argot ouagalais, avoir une *African Connection* pour un non africain consiste à avoir une « relation » avec une africaine ! Inversement, avoir une *European Connection* pour un ou une burkinabè consiste à avoir une « relation » avec un européen ou une européenne. L'attraction sociale et financière d'un blanc ou d'une blanche est forte au Burkina où le système d'entraide familiale fait que ceux qui ont des revenus les partagent avec toute la famille au sens (très) large. La limite entre séduction et prostitution est cependant souvent assez floue.

La condition de la femme reste une vraie problématique aujourd'hui, tant au Burkina qu'en Belgique. Thomas Sankara disait déjà en son temps : « *La Révolution et la libération des femmes vont de pair. Et ce n'est pas un acte de charité ou un élan d'humanisme que de parler de l'émancipation des femmes. C'est une nécessité fondamentale pour le triomphe de la Révolution. Les femmes portent sur elles l'autre moitié du ciel* ». Cet appel reste plus que nécessaire aujourd'hui encore.

L'analphabétisme touche beaucoup plus les femmes que les hommes, particulièrement dans les campagnes. De plus, le Burkina est une société devenue fortement patriarcale où la polyandrie est interdite mais où la polygamie est courante. L'excision y est aussi pratiquée largement. Les religions en général conditionnent encore beaucoup les schémas de vie, surtout pour les femmes. « *Entre celle qui vend son corps par la prostitution et celle qui se vend dans le mariage, la seule différence consiste dans le prix et dans la durée du contrat* », disait Thomas Sankara ! Au Burkina, un « bon mariage » est encore synonyme de réussite sociale et joue un rôle important au sein de nombreuses familles au niveau prestige, pouvoir et argent. En Belgique, le « modèle mariage » est aussi encore fort répandu et génère son lot de troubles relationnels (jalousie, mensonges, possession), psychologiques (fusion, perte de liberté et d'individualité) et sociétaux (logique patriarcale binaire).

Même si la femme est vénérée dans la culture burkinabè, dans la pratique, la majorité des femmes sont considérées comme inférieures ; certaines doivent se lever à cinq heures du matin pour balayer la cour, doivent préparer à manger, faire les lessives, s'occuper des enfants, aller au marché, vendre des choses et d'autres, sous peine de coups lancés par le mari et/ou de désapprobation sociale et familiale. Il est rare de voir des femmes ou des groupes de femmes prendre le thé et parler de longues heures (activité favorite de beaucoup d'hommes) tant leurs tâches sont nombreuses. En Belgique, bien que sur papier les droits sont égaux entre les sexes, une femme gagne moins qu'un homme, a moins facilement accès aux postes à responsabilités et s'occupe plus du ménage et des enfants que les hommes. A qui profite cette situation ? Telle est la question !

Cette composition est un signe de soutien aux femmes de par le monde qui réveillent leurs pouvoirs et qui luttent pour leur émancipation. Elle s'appuie sur un rythme *Zouglo* de Côte d'Ivoire. Le *Zouglo* est un genre musical populaire urbain né à Abidjan qui prône la justice et la paix et qui est basé sur la culture de l'amour, de l'amitié et de la fraternité.

4. YA FOY

« Ya Foy » signifie, « il n'y a pas de problèmes », en argot ouagalais. C'est une des expressions favorites des burkinabè. Elle témoigne selon moi tant de leur capacité à accepter et à faire face aux problèmes de la vie et de la société dans une sorte de fatalisme débrouillard que de leur tendance à les occulter. Les problèmes sont pourtant bien nombreux. Plus qu'ailleurs, la vie s'appréhende au jour le jour. Et puis, il y a les choses dont on parle (les problèmes de santé, la famille, le coût de la vie, l'argent, les filles, les accidents, etc.) et les choses dont on ne parle pas ou peu (la corruption à tous les niveaux de pouvoir, l'assassinat de Sankara, Sankara lui-même, la violence envers les femmes et les enfants, l'oppression et les mensonges des religions, la dictature au pouvoir, la fraude électorale, la répression de la mutinerie dans l'armée de 2011, la collusion des étrangers avec le pouvoir en place, l'excision, etc.).

J'ai utilisé un rythme *Samogo* pour composer le morceau « Ya Foy ». On y découvre également les scansionnements du percussionniste griot Zouratié Kone. Les griots sont, dans la culture africaine, les dépositaires de la culture orale. Cette caste joue un rôle essentiel dans la transmission de la poésie, de la musique et de l'histoire locale de génération en génération. Dans « Ya Foy », Zouratié appelle les hommes, les femmes et les enfants à venir danser et à l'écouter. Il scandé ensuite une série de métaphores qui résonneront différemment chez chacun.

*« Vous qui êtes là-bas, venez danser avec nous,
Vous qui êtes là-bas, venez danser avec nous,
Vous qui êtes là-bas, venez danser avec nous,
Vous qui êtes ici, venez danser avec nous.*

Hommes, approchez. Femmes, approchez. Enfants, approchez.»

« Ecoutez, Zouratié Koné vous parle :

Que chacun apprenne à marcher sur une jambe car personne ne sait ce que l'avenir lui réserve.

Les esprits sont avec toi pour toujours;

Aucun serpent n'est aussi grand que le python;

Que Dieu te donne longue vie;

La divinité Dawsonson te protège, il n'y a aucun doute;

Le fou traîne avec lui beaucoup d'objets, il n'est pas un marchand pour autant;

Le bouc (le don Juan) aime l'idée d'avoir plusieurs amantes alors qu'il ne peut en assumer les charges.»

« Ecoutez-moi :

Qu'une femme te trahisse en amour, ce n'est pas une fatalité;

En vérité, demain une autre femme voudra de toi.»

« Ecoutez-moi :

La mort d'un homme ne peut empêcher la tenue du conseil des sages;

Un brave homme meurt aujourd'hui, un autre va naître demain.»

5. I DANSÈ

« Bonne arrivée » (*I Dansè* ou *Adansè* en Djoula) fait référence à l'accueil chaleureux et attentionné qui est réservé aux étrangers. Cette composition, basée sur un rythme dansant de l'ethnie *Lobi*, m'a évoqué ce titre, qui est un hommage à ce trait d'hospitalité présent chez bien des burkinabè, et à l'esprit de fête qui les anime souvent. La majorité des burkinabè que j'ai rencontrés pendant mes voyages sur place sont fiers que l'on visite leur pays et sont conscients des nombreux kilomètres parcourus (et accessoirement de l'argent dépensé) pour se rendre chez eux. Le contraste avec la froideur et l'individualisme qu'on peut ressentir a priori dans les sociétés occidentales est frappant. Être seul au Burkina Faso est difficile, et dangereux aussi étant donné que le système repose sur l'entraide des proches. Se retrouver (solé) est une vraie crainte et risque plus encore de mener au dénuement qu'en Belgique. Le besoin d'être seul parfois est par contre encore un concept assez flou au Burkina, tellement les sollicitations sont nombreuses ! Dans nos « États Providence » de « l'Europe Forteresse », la misère est contenue par l'assistance qui entretient la solitude profonde et la dépendance au système. Même s'il y a de nombreux aspects positifs dans cette organisation de la société, et si, comparativement au Burkina, les richesses sont mieux réparties en Belgique, un des effets pervers de la « répartition par le haut » des États Providence est l'étiollement de l'entre-aide « par le bas », bien présente par contre au Burkina.

6. TOUBABOU HAS GONE

Toubabou signifie « le blanc » en Djoula. Les Toubabous vont et viennent à leur guise au Burkina Faso. A l'Ambassade du Burkina à Bruxelles, le visa burkinabè s'obtient en quelques heures seulement dans la même journée. A l'inverse, un burkinabè peut se lever tôt pour obtenir un visa pour l'Europe. Les paperaseries sont infinies et semblent être sciemment destinées à décourager les demandes. Les visas pour les artistes ne sont accordés qu'avec de nombreuses garanties et conditions, et dans un climat de suspicion déplacée. Il est vrai que certaines personnes ne reviennent pas au pays après avoir eu un visa mais il s'agit là d'une infime minorité. S'il était plus facile de partir, peut-être serait-il plus facile de revenir ? Et puis, comment donner tort aux personnes qui font le choix de ne pas revenir ? La différence et les voyages sont une des nourritures des artistes. Je comprends aussi que ceux à qui on a refusé le visa choisissent « l'autre route » vers l'Eldorado européen, parfois même au prix de leur vie en s'échouant sur une plage espagnole ou italienne. Beaucoup fuient aussi la pression de la famille et des religions, le manque d'horizon et de perspectives, les mesures gouvernementales liberticides, le manque d'infrastructures et la misère dans laquelle est entretenue 95% de la population burkinabè. Cette pièce musicale évoque aussi la difficulté de l'exil, de la séparation avec les êtres qui nous sont chers et est basée sur un rythme en cinq, inhabituel en Afrique.

7. VITAMINE Z

En saison sèche, les villes du pays, et en particulier Ouagadougou, se recouvrent d'une couche de poussière ocre. Celle-ci s'infiltré dans les moindres recoins et cause des problèmes respiratoires à la population urbaine, qui souffre déjà d'une pollution aux hydrocarbures significative. L'effet conjugué de l'Harmattan, qui souffle dès la fin du mois de novembre, et de la circulation des innombrables motos et autres véhicules qui soulèvent la poussière des routes non macadamisées, rend l'air difficilement respirable. La Vitamine Z, c'est, selon Moïse, la moins bonne des vitamines, celle qu'on avale à notre insu et dont on accuse d'être à l'origine de tous les maux! C'est cette poussière ocre, tellement caractéristique du Burkina Faso. A Bruxelles, l'absurde flot quotidien de voitures et de camions rend l'air tout aussi irrespirable et atteint la santé des citadins sans qu'ils ne s'en rendent trop compte. Sera-t-il encore possible de respirer en ville? Ce morceau est basé sur un rythme *Warba* de l'ethnie *Moosi* du centre du Burkina Faso.

8. ÇA FAIT DEUX JOURS

« Ça fait deux jours » est une expression populaire de Bobo-Dioulasso signifiant, « cela fait un moment que l'on ne s'est pas vu ». Ce « moment » peut correspondre à une semaine, un mois ou une année, souvent bien plus que deux jours en réalité! Cependant, cette phrase serait utilisée dans les villages même lorsque deux personnes ne se sont plus vues depuis quelques heures ou depuis la veille. Cela correspondrait à une marque de politesse visant à signifier que le temps est passé lentement depuis la dernière rencontre. Cette phrase nous offre une perspective intéressante sur la notion du temps écoulé entre deux rencontres, sur les retrouvailles inattendues et sur toutes les personnes qu'on croise dans notre vie sans savoir si on les reverra le lendemain, dans deux jours ou plus jamais.

9. LE PASSE-TEMPS VITE

Tout est une histoire de rythme : la vie, le corps, la ville, la terre, etc. La manière de le percevoir et de le vivre dépend cependant fort de la culture et de la sensibilité. Au Burkina, le rythme est, de manière générale, beaucoup plus ancré dans le corps qu'en Belgique où l'on ne cultive malheureusement que très peu ce rapport rythmique au corps. La maîtrise du temps rythmique est incontestablement le point fort des Burkinabè. Les multiples percussions, instruments telluriques, témoignent de leur rapport au rythme et à la terre dont beaucoup sont imprégnés dès le plus jeune âge. Avant même de naître, l'enfant burkinabè est bercé par le rythme. On peut sentir une connexion à double sens très forte entre les rythmes joués et les actes de la vie quotidienne. Chaque rythme possède par ailleurs une origine, une signification qui semble souvent puiser ses racines dans la nuit des temps.

Le temps, cette matière insaisissable, nous échappe constamment. Le passe-temps vite, le temps passe vite. « *L'Européen a une montre mais l'Africain a le temps* » dit le proverbe éculé. Assurément, la notion du temps est bien différente dans nos deux pays. Au Burkina, la vie semble s'écouler plus lentement qu'en Belgique; ce qui contraste par ailleurs avec la vertigineuse rapidité avec laquelle sont joués certains rythmes traditionnels. Les burkinabè sont, en apparence du moins, plus posés, moins stressés, oserais-je dire, que les personnes que l'on peut voir de grand matin dans le métro bruxellois ou au volant dans les embouteillages. Si la temporalité burkinabè peut parfois dérouter et être synonyme d'une efficacité moindre, elle n'en est pas moins intéressante à mes yeux car elle permet d'être plus dans la rencontre de l'autre. Elle fait aussi travailler la patience, qui selon le proverbe, est mère de sagesse!

Le passe-temps favori de beaucoup d'hommes burkinabè m'a semblé être de s'asseoir en petit groupe à l'ombre d'un arbre pour prendre le thé et discuter de choses et d'autres plusieurs heures par jours. Et ainsi la vie passe! « *Passer le temps* » est une expression que je trouve curieuse. Elle évoque pour moi une sorte d'abandon par rapport à la vie, un oubli de soi, une attente de la mort vue comme la délivrance d'un ennui. Or, dès le moment où l'on accepte la mort comme étant inhérente à toute forme de vie, on accueille chaque instant comme si c'était le dernier à vivre, on ne laisse pas s'écouler le temps sans en être pleinement conscient. « *On a tout le temps qu'on veut pour étudier la musique, mais pour vivre, on n'a pratiquement pas de temps du tout. Car vivre arrive à chaque instant* », disait John Cage.

« Le Passe-Temps Vite » est une composition basée sur un rythme mandingue du Mali. Il s'agit d'un lapsus prononcé un jour par mon réparateur d'instrument : « *Je ne sais pas chez vous, mais chez moi le passe-temps vite* », m'avait-il dit. Ce lapsus m'a inspiré cette réflexion sur les passe-temps, sur le temps qui passe et qu'on laisse passer.

10. DO NOT DISTURB

« *It's time to change our mind, no time for messing around* ». Changeons nos mentalités, il n'y a pas de temps pour tourner autour du pot. Let's disturb with music!





The idea for this project had been inside me for a long time. However it wasn't until my first trip to Burkina Faso at the end of 2010 and met the Burkinabè drummer Moïse Ouattara that it suddenly became a practical possibility. The brutal transition from the Belgian snow of that December to the blistering Burkinabè sun on the one hand and the human warmth for the other hand suddenly opened up new perspectives for me. I had gone there for no reason other than a thirst for the unknown but, the minute I set foot in Ouagadougou, I knew that being there would be the start of something new although what exactly wasn't yet entirely clear to me. In a way if I was there it was to find out why I felt I had to go.

Right from my arrival I plunged straight into an agreeable bath of bright colours, the heat and friendly laughter which was infectious. My notions about this country were confirmed as I began to discover, to my growing amazement, the cultural riches of Burkina Faso. I began to make out certain traits of postcolonial identity emancipation in Burkinabè culture and that obviously whetted my curiosity all the more. Actually I was happy to find that this people had somehow managed to preserve these riches and prevent colonisation or politics from completely destroying or plundering their culture. So this was fertile ground for the germination of a conscious transcultural project.

Amidst all these discoveries a book came to fuel my reflections during my trip. The book was entitled "*Thomas Sankara speaks - The revolution in Burkina Faso 1983-1987*" and it brings together major speeches delivered by this revolutionary leader between coming to power in 1983 and his assassination in 1987. Hard to find in Burkina Faso, the book was deemed a highly subversive work, I had been told. I tried to get my head around the local context and I could see the depth of the contrast between the revolutionary speeches of the eighties and what I could see and hear for myself twenty-five years later through my sensibilities. What was the legacy of the revolution and its ideas in the Burkina of today? What were the memories of Thomas Sankara the Burkinabè kept now? How to understand the many injustices running through Burkinabè society?

I met up with Moïse Ouattara in the Reemdoogo, the place in Ouagadougou for musicians to rehearse and we quickly found that we had many affinities. He introduced me to his culture with infectious high spirits and his offbeat sense of humour. Music was our means of exchange for things you couldn't put into words and the Burkinabo-Belgian encounter was born.

During a discussion in Bobo-Dioulasso, the cultural capital and sanctuary of traditional music in Burkina, the subject turned to the contrast between the diversity of traditional Burkinabè rhythms and the programmed music played on most of the radio stations, on TV and in all maquis (the name for all the bars in Burkina). That music generally goes by the name of *Coupé-Décalé*. As often as not it's programmed on computer plus a singer of variable quality. It's dominated by *Soukous*, a rhythm from Congo that's very danceable and came to Burkina via Côte d'Ivoire. Computer-programmed music is very popular in Burkina. It has brought out many "artists" who are attracted more by the *bling-bling* and the prospect of a meteoric rise to musical fame than by any new artistic possibilities. It has also meant a drop in the quality of music either recorded or live because the idea took hold that with this you could now dispense with actual musicians. In Burkina as in Belgium most of the media are complicit in the standardisation of culture and diversity matters less than commercial success, the unknown less than the familiar, courage less than fear.

To show I meant business and eager to learn more about the infinite oral treasures of the rhythmic heritage of Burkina, I suggested to Moïse that we record some of the many traditional rhythms (usually played on traditional instruments) he had got to know and had transposed for his drumming (the modern instrument). Then on January 4, 2011, at siesta time, we went off to look for a drumkit somewhere quiet so we could do some recordings with the aid of my trusty portable recorder. Half an hour away by motorbike we pushed open the doors of a protestant church on the outskirts of Bobo-Dioulasso, the only place we could kind a half-decent set of drums. Moïse sat down and started in on various ethnic rhythms from the country and its regions (*Gourounsi, Warba, Wïiré, Lobi, Sääré, Samogo, Dagara, Bobo, Dafi, Bwaba, Wolof, Peul, Mandingue*, etc.) with a running commentary on all the ethnic groups and rhythms. With growing excitement I began to realise that this recording session was the start of something precious and unique, as was the trip itself and the people I'd met.

I didn't yet know for sure what I could do with these recordings or with the many concerts, musical encounters (including the flamboyant Yizih) and the ambiances I'd captured during this travel. But I did have a direction and was after a certain musical authenticity, like Béla Bartok or Alan Lomax, music that still connected to people and their lives.

Going back to Bussels and the snow was as intense and contrasted as my arrival in Ouagadougou. Space and time had seemed to fill up with helium and now the town I knew so well was like the view from a hot-air balloon from which I could see my body down below moving around in a senseless anthill. Europe, its realities and its "developed world". "*What people don't see in Africa is the economic character of violence and what people don't see in Europe is the violent character of the economy*". That dictum from the Cameroonian political analyst Achille Mbembe sprang to mind at the sight of the homeless at the Gare du Midi in Brussels, these grains of sand in the cogs of the dominant capitalist system. These people no-one wants to see no doubt represent a truth that's too hard to stomach because it shows up our own egoism and our own inner violence due to inaction in the face of injustice and indeed the macro-systemic failure of collective life in the current system.

There began for me the long process of digesting this intense journey. I plunged into recording shortly afterwards and I started to analyse these rhythms and sundry precious recordings trying as well as I could to transcribe these samples of African oral heritage into my western musical language. When spring

came round I composed the first outlines of melodies based on the material I'd gleaned and laid the basis for the project in creative residency in the Namur countryside. I met the rest of the team (Achille, Toine and Zouratie) gradually in the course of my contacts and my other travels, aided and abetted by Laurent in putting the project together. A great team for a great adventure!

Thus was born Afrikän Protoköl.

This encounter with Burkina was a heavy experience and it pointed me in the direction I was to follow, one of transcultural energy. Afrikän Protoköl is an attempt at harmonising different musical heritages with musicians coming from Belgium, Burkina Faso and Côte d'Ivoire in a contemporary context of growing cultural standardisation. Afrikän Protoköl sprang from a need for authenticity, expression and breaking down barriers, a need to offer music which bears a connection to life and meaningful ideas about the human being and its environment. The ambition is to give off a highly positive and conscious energy which is more than a mere juxtaposition of cultural references whereby we and our cultures can strike out in new directions, enriched by the experience.

This project was also born of a desire to establish new human relations between Europeans and Africans. Relations based on learning about each other in full cognizance of the differences and not a skewed relationship between Europeans in possession of putative riches (knowledge, knowhow, money, religion) and Africans supposedly lacking all of the above. The "technocrat" economist from an international organisation as well as the "Good Samaritan" worker from a development or humanitarian NGO, (with their statistics, their "global reports", their campaigns and their miserabilist sensationalism), both of them fuel a sickening moralising, paternalist vision of Africa. A vision that paints Africa as it should be, in terms of a notion of what's lacking compared to the western capitalist model (or any other model by the way), rather than seeing it as it really is, with its weaknesses and its incredible strengths. Of course, there are also economists and NGO workers that undertake relevant and courageous projects away from these patterns.

The "protocol" is, figuratively speaking, a set of groundrules for life in society. Such are the rules that this project challenges, far removed from all the clichés about Africans and Europeans, and if it's subjective so be it.

And finally this project is for me trying to respond to an urgent need in today's global context of self-withdrawal, fear and the growth of extremism, the need to combat the patriarchal logic which brings with it all manner of perversion: the individualism over the collective, capital over labour, the material over the spiritual, religion over spirituality, man over the environment, external male logic over internal female logic, Having over Being.

Organising an artistic and a human encounter of this kind was and still is an everyday challenge. It's my way of hacking through the unknown by exploring a whole range of avenues, be they human, artistic or practical. It was a challenge I set myself, to head up the creation of a collective project drawing together my ideas and values and various energy sources, confronting them into its creation and then sharing them widely. Many many thanks to everyone for their encouragement down this path.

Freedom From The Known for me is all about being open to new possibilities, no longer accepting things (ideas, situations, values) as being true or good just because they're part of a system (a tradition, a religion, society, family) that you inherit blindly and take at face value. It means asking me if things are the fruit of freedom or of unconscious conditionings all serving merely to destroy my ability to create a world free of violence, free of borders, free of indoctrination. It's such a world I would like to pass on as a legacy to those who follow me on this earth. Freedom from the known means a certain approach to life making me transcend borders, whether geographical, mental or rational if they limit my ability to develop and keep me from exploring my human condition and my spirituality. My hope is that this unusual approach will help make for a better world by overcoming the fear that divides Mankind.

Freedom from fear. Freedom from the known.

Guillaume Van Parys
Brussels - Ouagadougou,
April 2014

1. FRANCE AU REVOIR

In Burkina, anything which comes straight from Europe is called "France Au Revoir", meaning it has left France (or any other European country) to be sold on in Africa and is of a quality often superior to things coming from Asia or other continents thanks to the more constraining standards of the European common market. Besides, in Burkina *Made in China* goods are also shoddier and cheaper than articles *Made in EU*. Which is why "France Au Revoir" things are prized items to be haggled over in the local markets! The ability of Burkinabè to repair, recuperate, recycle, rehabilitate, reinvent and reuse any object or material that Europeans simply discard is impressive.

I also gave that name to this composition, based on an *Afro Beat* rhythm of Fela Kuti, in contrast to France Afrique which is still, it seems to me, as real as it ever was. The influence of the former colonial power in Burkina is still tangible administratively, culturally, financially and economically. The hold it exerts is sometimes akin to neocolonialism, but it's not just France, nor is it all negative of course, but it keeps alive a system which for the Burkinabè is not conducive to cultural and economic emancipation. This system serves to keep them in dependence and submission and feeds their identity and inferiority complex. "*The Franco-phonie is a strategy to control our creativity and even our future*", as Thomas Sankara said during his presidency in the eighties. The situation today, twenty-five years later, remains largely unchanged. Without tarring everyone with the same brush, the hypocrisy of foreign capitals is palpable in Burkina Faso. Foreign Western powers, (EU, France, Canada, United States, etc) in the guise of grand development projects, are accomplices to the plundering of natural and financial resources that the Burkinabè State is in charge of. Local and transnational elites monopolise the manna and strengthen their monopole that way while the widest section of the society continues to face high material poverty. Sometimes I get the impression that the vast majority of people are being deliberately kept in ignorance and hunger so they have no choice but to struggle day after day for survival and are unable to stand up to the injustice they suffer. "*An empty stomach has no ears*" as they say in the Democratic Republic of Congo!

2. ON NE TUE PAS LES IDÉES

Thomas Sankara made several trips to Cuba in the course of his time as president of Burkina Faso. The Cuban revolution was a major source of inspiration for him. On October 8, 1987 he gave a premonitory speech entitled "You cannot kill ideas" to mark the anniversary of the assassination of Che Guevara. In it he recounted a story told by Fidel Castro from the failed attack on the Moncada barracks in 1953. An officer of the dictator Batista used the phrase in compassion for the Cuban people in refusing to shoot revolutionary prisoners who stood for ideas that seemed to him to serve the interests of all, whether revolutionaries or not.

One week after his speech, on October 15, 1987 Thomas Sankara was himself assassinated. Of all the ideas and the actions developed by him during his term of office, perhaps the most symbolic was giving Burkinabè back their pride. He leaves behind him the image of a man of integrity, coherent and humble, who had managed to reverse the culture of submission left by the trauma of colonialism. Of course he had his faults and the revolutionary period was not an unalloyed idyll, particularly for the nocturnal activities of musicians

hit by the curfews. But Sankara's ideas left their mark on people so much so that they live on today, not just in Burkina either, which attests to the fact that you can kill a man but not his ideas. This composition is poly-rhythmic, drawing on a *Peul* rhythm, and is a tribute to the courage of that man.

Tacitly, there are many people who think that the order to assassinate Thomas Sankara was given by the current Burkinabè president with the consent of François Mitterrand and Jacques Chirac. That is a stifled truth which disturbs. No trial or investigation has been conducted to this day to clarify this murder because the "international complicity of clear consciences" is still too powerful. One day perhaps the politicians will find the courage. Meanwhile we artists seek to fill the historical gap of their inconsistency.





3. AFRICAN CONNECTION

In Ouagalais slang, having an African Connection for a non-African means having a "relationship" with an African woman! Conversely, having a European Connection for a Burkinabè means having a "relationship" with a European. The social and financial attraction of a white person, male or female, is strong in Burkina where the system of extended families means that anyone who has an income will share it with the whole family in the broadest (possible) sense. However, the line between seduction and prostitution can often be very blurred.

The condition of women remains very problematic today, both in Burkina and in Belgium. In his own day Thomas Sankara was apt to say: *"The Revolution and women's liberation go hand in hand. And it is not an act of charity or a flush of humanism to talk of the emancipation of women. It is a fundamental necessity for the triumph of the Revolution. Women hold up half the sky"*. That appeal is as true now as it ever was.

Illiteracy affects far greater numbers of women than men, especially in the countryside. Moreover Burkina is a very patriarchal society, where polyandry is forbidden while polygamy is widespread. Female genital mutilation is also widely practised. Religions in general still largely determine patterns of living, especially for women. *"The only difference between selling your body for prostitution and selling yourself in marriage is the price and the length of the contract"*, as Thomas Sankara said! In Burkina, a "good match" is still synonymous with social success and plays an important role in many families regarding prestige, power and money. In Belgium the "marriage model" is also still very common and generates its own share of trouble, whether inter-personal (jealousy, lies, possessiveness), psychological (fusion, loss of freedom and individuality) or societal (blinker patriarchal logic).

Even if women are revered in Burkinabè culture, in practice the majority of women are considered inferior: some have to get up at five in the morning to sweep the yard, cook, do the washing, look after the children, go to the market, sell this and that on pain of being beaten by their husband or facing social or family disapproval. It's rare to see a woman or groups of women drinking tea or talking for hours on end (most of the men's favourite activities) with all the work they have to do. In Belgium there may be gender equality on paper but women earn less than men, find it more difficult to get the top jobs and devote more time to household and childcare than do men. And who stands to gain? That is the question!

This composition is a sign of support for women the world over who wake their powers and who struggle for emancipation. It is based on a *Zouglo* rhythm from Côte d'Ivoire. *Zouglo* is a popular urban musical genre from Abidjan preaching justice and peace and based on a culture of love, friendship and fraternity.

4. YA FOY

"Ya Foy" means "no problem" in Ouagalais dialect and it's one of the Burkinabè favourite expressions. To me it attests to their way of accepting things and coping with the problems of life and society with a kind of can-do fatalism and also a tendency to downplay them. Sure there are problems in abundance.

More than anywhere else you have to make the most of each passing day. Then there are things you talk about (health problems, the family, the cost of living, money, women, accidents etc) and things of which little or nothing is said (corruption at all levels of power, the assassination of Sankara, Sankara himself, violence against women and children, the oppression and lies of religion, the dictatorship in power, electoral fraud, the repression of the army mutiny in 2011, the collusion of foreigners with the powers that be, excision etc.

I used a *Samogo* rhythm when composing "Ya Foy" where you'll discover the riffs of Griot percussionist Zouratie Kone. The "Griots" (bards) in African culture are the keepers of the oral culture. This caste plays an essential role in the transmission of poetry, music and local history from generation to generation. In "Ya Foy", Zouratie invites men, women and children to come dance and listen. He then chants a series of metaphors which resonate differently for each listener.

*"All of you out there, come and dance with us (ter)
All of you right here, come and dance with us
All you men come close, Women all come close, Children all come close".*

*"Listen to Zouratie Kone, he says
Everybody has to learn to walk on one foot because nobody knows what the future will bring.
The spirits are with you forever,
Never was a serpent bigger than the python;
May God grant you long life:
The Dawson divinity protects you, of that there is no doubt,
The fools they carry many things but that don't make them merchants;
The buck (the Don Juan) likes the idea of having several mistresses but not the duties it brings".*

*"Listen to me now:
For a woman to betray your love, it is not a fatality;
The truth is, tomorrow another woman will want you".*

*"Listen to me now:
A man may die but he can't stop the council of the wise;
One brave man dies today, another one born tomorrow".*

5. I DANSÈ

"Many welcomes" (*I Dansè* or *Adansè* in Djoula) refers to the warm and generous welcome that Burkinabè afford to strangers. This composition is based on a dancing rhythm of the *Lobi* ethnic group and the title pays homage to this character trait of many of the Burkinabè and to the festive mood that often takes them. Most Burkinabè I met on my journeys there are proud that you are visiting their country and realise the many miles you have travelled (not to mention the expense incurred) to come and see them. The contrast with the chilly selfishness you're likely to encounter in western societies is striking. It's hard to be alone in Burkina Faso, and also dangerous, given that the system is based on mutual help from friends and family. Finding yourself alone is a real fear and is more likely even than in Belgium to lead to destitution.

On the other hand the need to be alone occasionally is still a rather vague notion in Burkina, with so much interest being shown in the "Welfare States" of our "Fortress Europe": misery is contained by welfare hand-outs that maintain deep isolation and dependency to the system. Even if this form of social organisation has many positive aspects and even if in Belgium wealth is more evenly distributed than in Burkina, one of the perverse effects of the top-down approach in Welfare States is the waning of grassroots mutual support, which is such a feature of Burkina.

6. TOUBABOU HAS GONE

Toubabou means "the white man" in Djoula. The Toubabous come and go as they please in Burkina Faso. At the Burkina Embassy in Brussels you can get a Burkinabè visa the same day in just a couple of hours. Unlike Burkinabè who have to get up very early to get a visa for Europe. The formalities are interminable and seem designed to deter applications. Visas for performers are only granted subject to many guarantees and conditions in a general climate of misplaced suspicion. No doubt some don't return once they have their visa but they are a tiny minority. Perhaps if it was easier to leave it might also be easier to go back. Then again, can you really blame anyone who chooses not to return? Differences and journeys fuel musicians' inspiration. I can also understand when someone's application has been turned down if they then try "Plan B" for the European El Dorado, sometimes even at the cost of their lives when they wash up on a Spanish or Italian shore. Many are also fleeing family or religious pressures, the lack of horizons and prospects, oppressive government restrictions, the lack of infrastructures or the misery in which 95% of the Burkinabè population is kept. This piece also speaks of the hardships of exile and separation from loved ones and is based on a five-beat rhythm, unusual for Africa.

7. VITAMINE Z

During the dry season, the cities of Burkina Faso, and especially Ouagadougou, are covered with a layer of ochre dust. It penetrates every nook and causes respiratory diseases to the urban population which already faces significant contamination with hydrocarbon. The Harmattan, which blows from end-November and the traffic of the numerous motorcycles and other vehicles, raise the dust from the dirt roads and make it difficult to breathe. The Vitamine Z is according to Moïse, the worst vitamin, the one which we inhale without knowing it and which we hold to be responsible of any disease! That is the ochre dust, so typical in Burkina Faso. In Brussels, the senseless daily traffic of cars and trucks makes the air as unbreathable as in Burkina and insidiously affects city dwellers' health. Will it still be possible to breathe in these cities? This piece is based on a *Warba* rhythm of the *Moosi* ethnic group from central Burkina Faso.

8. ÇA FAIT DEUX JOURS

"It's about two days" (*Ça fait deux jours*) is a popular expression from the city of Bobo-Dioulasso which means: "it has been a long time since we met". This period of time could be one week, one month or even one year, often more than two days actually! However, I have been told that this expression is also used in

villages while two persons haven't seen each other for a few hours only or for the day before. This is a politeness used to mean: "time has passed so slowly since we met that I have the impression that it has lasted two days". This expression gives us an interesting perspective about the notion of time between two encounters, about unexpected reunions and about all these people we meet in our life without knowing if we will meet them again the same day, tomorrow, in two days or never ever.

9. LE PASSE-TEMPS VITE

It's all about rhythm: life, the body, towns, the earth, etc. The way it's perceived and the way it feels still depends to a large extent on the culture. In Burkina rhythm is rooted in the body, much more so than in Belgium where sadly this rhythmic rapport with the body is cultivated far less. Mastery of rhythm and rhythms is undeniably the Burkinabè's great strength. Percussion in its many earthy forms attests to this feeling for rhythm and the land is something most of them are steeped in from early childhood. In fact the Burkinabè child is being rocked by rhythm before they're even born. You can feel a strong two-way connection between the rhythms they use and everyday activities. And every rhythm has its origins and a significance which often seems to have its roots in the distant past.

Time, that elusive substance, is always escaping us. Fly times by, time flies by. "Europeans have watches, Africans have time", as the old saying goes. Certainly the notion of time is very different in the two countries. In Burkina life seems to go by more slowly than in Belgium, in stark contrast to the dizzying speed with which some traditional rhythms are played. On the outside at least, the Burkinabè appear calmer, less stressed, dare I say, than the folks you're likely to see at break of day on the Brussels metro or stuck in traffic jams. If the Burkinabè sense of time can come as a surprise and be taken to mean lower efficiency, it's no less interesting for that in my eyes, because when you're with someone you're really with them. It's also good for your patience which, as the saying goes, is the mother of wisdom.

The favourite pastime of many Burkinabè men, I always thought, was sitting down in small groups under a tree, drinking tea and shooting the breeze several times a day. And watching the day go by. "Passing the time" is an expression I find strange. To me it conjures up a kind of abandonment of life, forgetting yourself, waiting for death to deliver you from the tedium. Now, once you accept death as the inherent state of all forms of life, you don't allow time to pass by without being fully aware of it. "There is all the time in the world for studying music, but for living there is scarcely any time at all. For living takes place each instant" as John Cage said.

"Le Passe-Temps Vite" is a composition based on a Mandingue rhythm from Mali. It was a slip of the tongue uttered one day by my instrument maker: "I don't know about you, but for me fly times by". The lapsus prompted my reflection on pastime, on time passing and allowing time to pass by.

10. DO NOT DISTURB

« It's time to change our mind, no time for messing around ». Let's disturb with music !

MERCI À / THANKS TO

Fédération Wallonie Bruxelles, Joël Decharneux & Anselme Sawadogo, Wallonie Bruxelles International, Bureau International de la Jeunesse, Thomas Prédour & Le Centre Culturel La Vénérie, Wallonie Bruxelles Musique, Espace Catastrophe, Cellule 133, Paul Vandenberg & De Pianofabriek, Le Centre Culturel Djeliya, David Ollivera & l'Institut français (Bobo-Dioulasso), Alain Millot & l'Institut français (Ouagadougou), Emmanuel Kouela & Le Reemdoogo, Lassané Ouedraogo & L'Espace Napam Beogo.

Fanny Ducheyne

Corentin Aussems

Toine, Laurent, Moïse, Achille, Zouratie & Yizih

Mirko Popovitch, Emmanuelle Greindl, Jules Imberecht, Jean-Yves Laffineur, Fabrizio Cassol, Désiré Somé, Benjamin Tollet, Didier Mélon, Philippe Baron, Juan Antonio Vazquez, Araceli Tzigane, Jonathan Aussems, Gaspard Van Parys, Judith Van Parys, Milena Strange, Jempi Samyn, Eva Koch, Sophie Paquay, Maïga, Lucas Racasse, Hervé Badiel, Manu Hermia, Les Ouattara & The Joy Ministry, Abou, Ablo, Antoine Cirri, Benoît Vrelust, Hughes & Bernadette, Federico Ariu, Reza Rahmaniyan, Pascale Snoeck, Eliezer Oubda, Laurence Lafontaine, Damien, Céline t'Sas, Joëlle Hubert & Christian Van Parys, Samuel Hubaux, Yoann Van Parys, Karin Wilms, Michèle Jacqmot & Denis Gaermynck, Georgette & Wim, Serge Lavenheck, Nadine & André Hubert, Olivier Mahiant, Jean-Paul Borgerhoff, Yvan Ducheyne, Nicolas Vankeerbergen, Mehdi Delanoëje, Florence Hargot.

Produced by Abozamé asbl 2014

Copyright Abozamé Records - ABO002

www.afrikanprotokol.be

Contact & Booking : Guillaume Van Parys

+32-499 167 792 contact@afrikanprotokol.be

All tracks composed by Guillaume Van Parys

Pictures by Fanny Ducheyne & Guillaume Van Parys

Band picture by Reza Rahmaniyan

